

LA LITTÉRATURE ORALE AFRICAINE
ET QUELQUES-UNS DE SES PROBLÈMES

Vaste est la littérature orale africaine !

Elle est produite dans tout le Continent, inégalement certes selon les ethnies et leur degré de structuration sociale. Cependant on peut affirmer qu'il n'est pas d'ethnie africaine si mince et si archaïque soit-elle (comme les Boshimans ou les Pygmées) qui n'ait un corpus littéraire composé au moins de contes-fables et proverbes.

Les groupes plus nombreux et plus hiérarchisés comme les Yoruba ou les Baoulé ont des formes littéraires plus diversifiées.

En plus des contes, ils produisent le très original langage Tambouriné (1), de nombreux mythes étiologiques, des mythes de migrations, des chants pour toutes les circonstances (naissance, mariage, circoncision, funérailles, activités agraires etc.).

Enfin les peuples africains qui ont constitué de grands empires, des royaumes à castes hiérarchisées et spécialisées professionnellement, (les Peuls, Toucouleurs, les Mandingues, les Wolofs, les Soninkés) ont créé aussi une caste de griots chargée de produire et de conserver l'art oratoire.

Cette division sociale a donc énormément encouragé le fait littéraire autant que la mémoire historique, comme du reste le développement de l'artisanat (orfèvrerie, forge, tissage, cuir, menuiserie, poterie etc.).

Dans les régions actuellement occupées par ces ethnies, Sénégal, Gambie, Guinée, Mali, Bissao, Niger, Nigéria entre autres, on découvre avec stupéfaction un patrimoine littéraire comparable, en quantité et en qualité, à l'ensemble de la littérature médiévale européenne.

(1) Voir les études de Niangoran Bouah et de Simone Ehivé - Université d'Abidjan et Dakar. Les Sérères connaissent aussi un langage tambouriné, voir Bulletin IFAN, article de Salif Dione.

Une littérature qui, dans chacune de ces langues, possède tous les grands genres : Epopées ~~grn~~adioses, chroniques historiques, mythes de fondation d'empire, mythes cosmogoniques, récits initiatiques, romans d'aventure du genre Tristan et Iseult, chants lyriques, pastourelles, poésie satirique, tout cela s'ajoute aux contes, chants et proverbes produits par tous les peuples d'Afrique.

Lorsqu'on sait que ces textes sont dits ou chantés dans une centaine de langues (sans compter les dialectes) on peut imaginer l'envergure de ce patrimoine.

Pour avoir une idée plus précise, il suffit de jeter un coup d'oeil sur les panoramas d'Eno Belinga et de Dioulde Laya, sur la bibliographie de Véronica Görög ou l'étude de Ruth Finnegan, tout en sachant que ces recherches ne font état que de ce qui a été recueilli (1).

Or s'il faut en juger la proportion, à partir de la situation sénégalaise, on peut affirmer qu'il en reste encore autant qui n'a pas encore été fixé par l'enregistrement.

Quand aux ouvrages publiés, leur nombre n'atteint pas le dixième de l'ensemble.

C'est pourquoi il est extrêmement difficile, actuellement, de proposer un ouvrage de synthèse, ne fut-ce que sur une seule des grandes ethnies. Si jadis le Père Trilles a pu collecter en un livre la littérature des Pygmées, personne encore aujourd'hui ne s'est risqué dans une étude exhaustive de la littérature des Peuls ou des Wolofs.

Et il ne viendrait à aucun Chercheur de vouloir publier l'ensemble de la littérature mandingue, ni même seulement toutes les épopées ou tous les mythes mandingues.

D'abord la collecte n'est pas terminée, ensuite le corpus serait énorme et trop volumineux pour un seul Chercheur.

(1)-V. Görög - Bibliographie analytique / Littérature orale d'Afrique noire. éd. Maisonneuve et Larose, Paris 1981.

-R. Finnegan - Oral literature in Africa. Oxford University Press.

-Eno Belinga - Littérature et musique populaire en Afrique noire - Cujas. 1965, Paris.

-Dioulde Laya - La tradition orale - éd. CELHTO Niamey.

- Ou alors on serait condamné au sondage, de type anthropologiste, comme les essais de Delafosse ou d'Equilbecq.

Mais si ces entreprises étaient fort estimables du temps et du chef de ces administrateurs coloniaux, il est impensable de nos jours de travailler de cette façon.

La mise au point des magnétophones, la transcription des langues nationales, les exigences universitaires des linguistes et des ethnologues, obligent à recueillir les textes intégralement (et non en résumé), à la transcrire selon les alphabets fixés par décret ou par celui de l'International Institute of Languages de Londres ; il s'agit enfin de les traduire avec fidélité et élégance, non comme naïfs récits populaires, mais comme oeuvres littéraires parfois très sophistiquées (1) que ces textes sont en réalité.

Pour terminer cette présentation succincte nous parlerons des problèmes d'interprétation de ces oeuvres de littérature orale.

Tout comme il y a au sein de l'Europe des cultures et des langues très différentes, il y a de très grandes différences entre les cultures et les langues africaines.

Et donc entre les patrimoines littéraires provenant de ces cultures.

Il est donc indispensable pour comprendre un texte africain de savoir de quel peuple il vient. C'est moins l'auteur qui compte que l'ethnie. Car le texte exprime les valeurs, l'histoire, les mythes et les symboles de son ethnie. Bien sûr il est des récits passe-partout comme un grand nombre de fables, l'expérience sociale des villages africains ayant une base commune : la micro-chefferie, la famille polygame, la nourriture à base de céréales, les activités rurales de subsistance (agriculture, pêche, pastoral, chasse).

Mais dès qu'on aborde les questions de religions par exemple, si l'animisme est partout, ses formes sont très variables. Des ethnies voisines ont des dieux et des rites dissemblables. Donc leur intervention dans les récits ou les chants

(1) Voir la thèse de Raphaël Ndiaye. La parole chez les Sereer - voir aussi de Calame Griaule - Ethnologie et langage. éd.NRF.

1

nécessite qu'on connaissent leur identité, leur spécificité. Un bon exemple se trouve dans l'ouvrage "Les Lébous parlent d'eux-mêmes" d'El Hadj Malik Sarr. Les rab évoqués lors du Tuur de Yoff forment tout un panthéon familial duquel les chants parlent mais sans donner d'explication.

Pour décrypter ces chants il faut se mettre à l'école de la mythologie de Yoff.

De même pour decrypter les chants sereer extrêmement concis il est indispensable de connaître les éléments de la religion des pangols, des rites, des relations sociales villageoises etc..

Dans les régions islamisées comme le Sénégal ou christianisées comme le Dahomey, les textes s'imprègnent en outre des influences des religions révélées, et il faudra y déceler ce qu'il est convenu d'appeler le syncrétisme.

Pour prendre un autre exemple, l'histoire des ethnies n'est pas la même et les récits sont pétris d'allusions à l'histoire récente ou plus ancienne. Nous avons des mythes qui ont mille ans comme celui de Wagadou, qui ont 600 ans comme celui de Ndiadiane Ndiaye. Le Chercheur doit donc pénétrer dans les arcanes de l'histoire soninke ou wolof.

Pour compliquer encore les choses, les récits oraux voyagent. Durant la saison sèche nos griots s'en vont, le khalam sous le bras et se déplacent d'un village à l'autre, de village en ville, de pays en pays. Rien n'arrête un griot soudanais. Ils partent de la brousse de Ségou ou de Matam et arrivent à Dakar pour continuer à Banjul. Ils descendent de Tambacounda sur Abidjan ou Freetown.

Dans toutes ces capitales on connaît le mandingue ou le peul. Ils trouveront toujours le lit et le repas chez un parent. Ils trouveront toujours des clients heureux de les entendre car les Africains aiment leur langue d'origine.

Mais ils trouveront aussi des auditeurs étrangers d'autres ethnies, qui aiment le beau langage tout court. Et qui charmés par leurs récits, les retiennent et les redisent dans leur

langue à eux. C'est ainsi qu'un conte parti du Macina se retrouve chez les Diolas après avoir traversé Wolofs et Sérères (Bandji Koto).

Ce processus est très ancien, et par ailleurs des peuples entiers ont migré à travers l'Afrique, transportant avec eux leur patrimoine culturel.

Comment se pose le problème de la circulation des textes tel que Mamadou Kane l'a abordé récemment (1)?

Que devient un récit, un conte, en passant d'une culture à une autre ? Comment se transforme-t-il ? et pourquoi ?



Nous tenterons d'offrir ici l'exemple d'un mythe très ancien issu des racines orientales de la civilisation africaine, et que l'on retrouve réinterprété et réorienté dans la littérature des Soninke.

Vous savez que l'origine égyptienne des langues comme des cultures ouest-africaines a été amplement illustrée par les travaux de Cheik Anta Diop et Théophile Obenga.

Par ailleurs nous avons trouvé ce fait attesté dans la tradition orale des soninké et des peuls entre autres. Nous appuyant sur cette donnée historique il nous a semblé pertinent de réfléchir sur un mythe soninké qui fut aussi un culte, singulièrement celui du Serpent Bida dans l'empire de Ghana - et d'en chercher les significations symboliques dans une perspective comparatiste, en utilisant un mythe égyptien comme point de référence.

Et tout d'abord, pourquoi ce choix ? N'est-il pas arbitraire ? Expliquons-nous donc sur nos critères.

(1) M. Kane - De Kaïdara à l'héritage - in revue Ethiopiques - 1^{er} trimestre 1984.

Tout d'abord nous choisissons deux récits ayant pour thème central un serpent (plus ou moins dragon) qui a des relations d'alliance ou de conflit avec son entourage.

Ensuite ces mythes sont antiques.

Le récit du Bida soninké est lié aux origines de l'empire de Gâna. C'est le plus vieux mythe africain connu. Ses origines sont une question fort controversée. Si Delafosse les situe vers 300 ans après J.C., des Chercheurs plus modernes et à la fois plus compétents sur les Traditions orales du Continent font remonter la migration de Dinga (1) vers le Wagadou à 1.000 ans avant J.C.. C'est le cas de Youssouf Tata Cisse (CNRS) par exemple.

Le mythe égyptien de Seth et d'Horus est sans doute encore plus ancien bien que le texte écrit en soit daté du règne de Ramsès Ramsès II, soit \pm 1 160 av. J.C.. Mais selon Marquès-Rivière ce mythe fut élaboré par les Théologiens d'Helio²polis vers 2600 av. J.C.(2).

Sur le plan géographique les deux régions sont en relations de contiguïté, assez élastique il est vrai. Cependant dans ces temps lointains et sans moyens de transport modernes, il est néanmoins raisonnable comme nous l'avons dit, pour s'en convaincre il suffit d'écouter les chroniques orales des Soninké (3), ou de lire "Nations nègres et Culture" (4).

(1) Le Roi Dinga aurait conduit son peuple du Sud de l'Egypte vers le Wagadou où son fils fonda Gâna premier empire africain.

(2)-Texte publié par P. du Bourguet : Contes de la Vallée du Nil. Tchou édit. Paris.

-Marquès-Rivière : Histoire des doctrines ésotoriques. Payot. Paris, 1940.

(3) Nous disposons de 3 chroniques orales qui attestent l'itinéraire des Soninke partant du Yemen ou de la Palestine et, et passant par l'Egypte pour aboutir au Wagadou. Certains sont plus détaillés que d'autres. La tradition de l'origine des Zerma est à ajouter à celle des Soninké et la confirme.

(4) Cheik Anta Diop : "Nations nègres et Culture" et "Civilisation ou barbarie". éd. Présence Africaine. Paris.

Horus cependant est le cadet de Seth et "faible de membres" ; mais il est aidé par la déesse Hathor la douce "dame du sycomore du Sud" et surtout par son avocat le dieu Thot, maître de la connaissance ésotérique qui deviendra le Hermès grec.

On peut donc avancer qu'Horus s'appuie sur les forces de l'esprit (anima et animus).

Le panthéon égyptien donne à Seth-Typhon la forme du serpent python. Il a aussi souvent la forme du crocodile Sobek comme l'indique F. Portal dans son ouvrage sur "Les symboles des Egyptiens" (éd. Trédaniel).

Il est utile de noter qu'au Temple de Kom Ombo, Horus et Sobek sont honorés, ayant chacun une partie du temple. Plusieurs Pharaons portèrent le nom de Séthi, et leur tombe est ornée du grand Serpent.

Dans le mythe on insiste sur la forme physique de Seth. Dans les affrontements directs avec Horus il a le dessus :

"Moi je suis Seth le plus grand de force aux yeux de l'Ennéade, et je tue l'ennemi de Ré, alors que je ne tiens chaque jour au devant de la barque".

En effet Seth est censé aider quotidiennement Ra le soleil à passer de l'autre côté de l'Amenti infernal qu'il traverse sur sa barque divine. Mais l'initié évoque ce phénomène avec effroi "Ô ce Serpent dans sa caverne, ô celui dont la tête se trouve dans la nuit, ô Tête noire"(1).

Ceci indique mieux que tout à quel point Seth est le maître des forces nocturnes élémentaires et élémentales associées à l'univers souterrain et occulte dans la philosophie égyptienne(2).

(1) "Je franchis l'obstacle de tes deux bras
l'obstacle de ta tête
je passe" in Les rites initiatiques en Egypte ancienne par Max Guilmot. éd. Laffont.

(2) Bachelard ne dit pas autre chose à propos des reptiles. Voir aussi Jung dans "Psychologie et Alchimie".

Nous essayerons patiemment de les dégager en analysant ces relations et ce qu'elles impliquent avant de comparer les mythes entre eux.

Commençons donc par l'Egypte qui pourrait bien être le modèle de base ~~Y~~suivant, et qui sait d'un certain nombre de ces cultes de serpents si fréquents au Sud du Sahara.

Le roi-dieu Osiris est mort (1) tué par Seth son frère qui est aussi celui d'Isis. Seth dispute sa succession à Horus fils d'Osiris. L'anthropologue J.G. Frazer a bien analysé ce mythe, dans ses rapports avec l'histoire du Royaume (2). Ce combat gigantesque va durer 80 ans et ses instances seront portées dans tous les lieux d'Egypte où siège le panthéon des Enneades. Le récit que nous utilisons est celui qui fut traduit des hiéroglyphes par le Père S.J. du Bourguet (3). Il comporte une douzaine de pages.

Affirmation des droits de l'oncle contre ceux du fils, ce qui n'est pas évident à en voir l'hésitation des dieux. A la fin c'est Osiris lui-même qui tranchera en faveur de son fils.

Mais au-delà des aspects juridiques du mode de succession qui mériteraient d'être approfondis en relation avec la société égyptienne antérieure à Ramsès II, ce qui nous intéresse c'est la personnalité des deux combattants ou mieux, les forces qu'ils symbolisent.

Nous savons que Horus est représenté par le Faucon ou Epervier rapace divin, associé normalement au soleil qu'il peut regarder en face. De plus, il domine, comme l'aigle, le règne des oiseaux, en particulier les ibis serpentaires très nombreux en Egypte antique comme l'indiquent certains textes arabes.

-
- (1) Mircea Eliade a fait une étude magistrale du "dieu assassiné" et des significations idéologiques de ce thème à travers les cultes archaïques.
- (2) J.G. Frazer - Atys et Osiris. éd. Paul Geuthner - Paris, 1926.
- (3) Pierre du Bourguet, Conservateur au Musée du Louvre - Contes de la Vallée du Nil. Tchou éditeur. Paris 1968.

Mais contact ne signifie pas identité, et c'est pourquoi, frappé par des analogies qui ne semblent pas fortuites, nous avons estimé que cela vaudrait la peine de porter notre attention sur une comparaison de ces mythes, des cultes afférents s'il y a lieu, de leurs implications symboliques, et pourquoi pas éthiques et métaphysiques.

Ceci ne resterait bien sûr qu'à l'état de spéculation sur une structure culturelle donnée et ne constituerait qu'une hypothèse qu'il s'agirait de vérifier à l'aide d'autres éléments et d'autres disciplines. Bref le tout début d'une démarche assez antithétique à la démarche marxiste puisqu'on partirait de la superstructure ... pour en déduire des arguments visant à comprendre des faits sociaux, voire économiques !

Disons de suite qu'il n'y faut voir nulle malice de notre part, ni nul esprit de contradiction. Mais peut-être cela vient d'une certaine familiarité avec des sociétés anté-capitalistes où les classes existaient certes, mais avec d'autres fondements que "la propriété des moyens de productions" et "l'accaparement du surprofit".

Notre critère majeur pour le choix de ces 2 mythes demeure donc, outre leur ancienneté et leur proximité relative, leur parenté de structure et les types de personnages (dieux ou héros) mis en présence.

En effet dans les 2 mythes nous avons un conflit. Il est central et l'objet même du mythe pour l'Egypte et sa solution fonde l'Etat Egyptien. Par contre dans le cas du mythe africain le conflit succède à une longue domination des dominés et entraîne la perte de ces derniers.

Conflit entre qui et qui ? Quelle est la nature des belligérants ?

Horus et Seth dans le texte égyptien, le Bida contre le prince Mamadou, dans le récit soninke.

Mais encore, quels rapports entre ces héros ?

Or toutes les plantes et toutes les sources sortent de la terre. Seth est, donc aussi à l'origine de la fécondité, de l'abondance matérielle sous toutes ses formes. C'est enfin la force vitale qui pousse les vivants à se reproduire, à travailler.. à se battre ! Seth est lié au sang, au meurtre. N'a-t-il pas tué déjà Osiris son frère, et coupé en 12 morceaux.

Dans le mythe c'est très clair: quand Horus parle de son droit, Seth répond par la force :

"Allons-nous battre, nous verrons qui vaincra". C'est l'agressivité même, "il le jeta sur le dos et lui arracha les yeux". Cependant, ce combat va durer quatre vingt ans. Autrement dit très longtemps. On évoque ce chiffre souvent dans le mythe. Mais qu'est-ce qu'une année pour les dieux ?

Combat titanesque donc qui s'achève enfin par la victoire inattendue du plus faible.

Ce n'est qu'au fil du mythe qu'on perçoit, dans ce combat inégal, quels sont les armes d'Horus : la subtilité, l'intelligence, la voyance que Seth lui arrache un instant en lui arrachant les yeux. Mais le plus bel épisode de ce récit est sans doute le plus énigmatique, que le père du Bourguet intitule : le combat recommence.

"Là-dessus, Seth alla dire à Horus : "Viens, allons-nous en pour que je puisse discuter avec toi au tribunal." Et Horus lui répond : Volontiers, oui, bien volontiers." Ils se rendirent donc au tribunal, les deux adversaires, et ils se présentèrent devant la grande Ennéade. On leur dit : "Parlez, vous."

"Et Seth dit : "Faites que me soit remise la fonction de Souverain, car en ce qui concerne Horus ici présent, j'ai fait oeuvre de mâle à son encontre". Alors les dieux de l'Ennéade poussèrent un grand cri, et ils vomirent et crachèrent au visage d'Horus. Mais Horus se moqua d'eux. Et Horus fit un serment par Dieu, disant : "C'est faux tout ce que Seth a dit. Qu'on appelle la semence de Seth, et nous verrons d'où elle répond ; puis qu'on appelle ma semence à moi, et nous verrons d'où elle répond."

"Alors Thot, le maître des paroles divines, le scribe véridique de l'Ennéade, posa sa main sur le bras d'Horus et dit :

"Sors, semence de Seth !" Et elle lui répondit du fond de l'eau à l'intérieur du marais. Puis Thot posa sa main sur le bras de Seth et dit :

"Sors, semence de d'Horus !" Elle lui répondit : "Par où dois-je sortir ?" Thot lui dit :

"Sors par son oreille". Mais elle lui dit :

"Est-ce que je puis sortir par son oreille, moi qui suis un fluide divin ?" Alors Thot lui répondit :

"Sors par son front". Et elle sortit sous forme d'un disque d'or sur la tête de Seth.

"Alors Seth se fâcha très, très fort. Il étendit la main pour saisir le disque d'or, mais Thot le lui prit et se le plaça comme ornement sur la tête. Et les dieux de l'Ennéade dirent : Horus a raison, Seth a tort." Mais Seth se fâcha très, très fort, et il poussa un grand cri quand ils dirent : "Horus a raison, Seth a tort."

Cette séquence un peu mystérieuse est selon nous fondamentale pour la compréhension du mythe. On y apprend que Seth a utilisé sa "semence" c'est-à-dire sa force vitale pour essayer de sodomiser Horus. Il se vante d'y avoir réussi et provoque ainsi le dégoût des dieux "ils vomirent et crachèrent au visage d'Horus" (1).

Mais Thot intervient (lui qui sait) et interpelle la semence de Seth. Elle répond du fond de l'eau, du marais (2) donc elle n'est pas dans Horus. Elle n'a pu corrompre, elle n'a pu pénétrer le jeune dieu.

(1) Au passage ceci nous apprend ce que les Egyptiens pensaient de l'Homosexualité... réaction très nègre du reste. Dans certaines régions du Cameroun on lapide encore les auteurs de ce genre de choses.

(2) Terre et eau, éléments de Seth.

Cependant que la semence d'Horus est bien entrée dans Seth, mais non de façon animale, brutale, grossière. Elle sort par où elle est entrée : par le front, siège de l'intelligence. C'est la matière Seth qui est investie par l'esprit Horus. Le disque d'or qui sort du front de Seth n'est autre que le symbole du dieu Rà.

L'énergie de Seth est agressive, viol qui humilie sa victime. L'énergie d'Horus... Seth ne l'a même pas ressentie, et c'est malgré lui qu'il s'en trouve rehaussé, par une parcelle de la lumière divine ; matière manifestant l'esprit, voilà Seth transfiguré par l'action d'Horus (1)

Est-il plus métaphore de l'éducation, ou de l'initiation ?

Cet épisode est à notre avis une parabole de l'Histoire, comme tout le mythe du reste. Ces quatre vingts ans c'est la longue période qu'a prise l'humanité pour s'affranchir des besoins élémentaires et des instincts animaux, pour accéder peu à peu à la perception des principes, à la connaissance intellectuelle, à la vie spirituelle.

Et si Seth bien qu'enceint de l'esprit d'Horus "se fâche encore très très fort" il finira dans quelque temps "un pieu attaché au cou, comme un prisonnier". Il acceptera enfin la suprématie de son neveu : "qu'on appelle Horus et qu'on lui donne la fonction de son père Osiris".

Selon Frazer ce mythe est lié à l'abandon de certaines pratiques comme le cannibalisme dans la religion. Et c'est ainsi que "depuis l'époque la plus reculée à l'époque la plus récente de la civilisation égyptienne l'Epervier (ou faucon) a été le Titre du roi d'Egypte et du roi seul ; il avait la première place dans la liste de ses Titres"(2).

C'est ce mythe qui explique le fameux caducée et il est temps d'indiquer ici que Thot porte masque d'Ibis, l'oiseau mangeur de serpents.

(1) Voir Oswald Wirth - "La maîtrise vitale exige que les forces qui tendent au mal soient commuées en énergies salutaires. Ce qui est vil ne doit pas être détruit mais ennobli par transmutation à la manière du plomb qu'il faut savoir élever à la dignité de l'or".

(2) J.G. Frazer, o.c. p. 56.

On peut aussi y voir - et les hermétistes n'y ont pas manqué - le symbole fondamental de l'alchimie où le mercure est fixé par le soufre et produit le sel à partir duquel se concoctera l'or philosophal.

Mais cette interprétation alchimique est déjà présente dans le disque d'or qui jaillit du front de Seth sous l'action d'Horus. Les symboles varient, l'idée reste la même.

Dans l'idéologie égyptienne la défaite de Seth se réalise pour le bonheur des dieux comme celui des hommes.

"Les dieux de l'Ennéade, leurs cœurs sont satisfaits, le pays entier est dans la joie".

Le combat et son issue sont assumés par la collectivité. Ce récit fonde ou témoigne (c'est à discuter) du choix d'une hiérarchie dans le panthéon égyptien ; hiérarchie qui se reper-
cute sur la société égyptienne à travers le pharaon qui est d'abord représentant de Râ dieu solaire s'il en fut; et Horus l'oeil de Râ est son regard sur la terre.

x
x x

Selon les traditions des Soninke eux-mêmes l'ethnie aurait son origine au Moyen-Orient et serait passée par l'Egypte avant d'arriver au cours d'une très longue migration en Afrique occidentale sahélienne.

Le mythe soninké raconte à la fois la migration de ce peuple la fondation, et la chute de l'empire de Wagadou, improprement appelé Ghâna par les voyageurs arabes (1). Le texte du mythe est en fin de cet article.

Ici les acteurs principaux sont les hommes, et plus spécialement Dinga, sa lignée, ses alliés et ses esclaves, dont le mythe situe l'origine en Palestine (Kirjath, Sodome) puis

(1) Actes du Colloque de la SGOA 1977, p.68 et suivantes.

au Yemen ; de là ils arrivent à Dyagaba (qui pourrait être Dia, au Mali) et s'établissent à Sonna (d'où viendra leur nom Soninke) (1).

Cette première grande étape de la migration s'achève par la mort de Dinga après un curieux épisode qui rappelle trait pour trait la fameuse histoire d'Esau et Jacob. Cela ne fait que confirmer cette origine juive qui est explicite dans maintes versions (1).

Je dis bien juive - et non musulmane comme il est fréquent de le voir dans les lignages islamisés des autres ethnies sahé-liennes.

Du reste les historiens africanistes actuels, s'il ne font pas tous remonter le Wagadou à 1.000 av. J.C. comme Youssouf CISSE, sont tout de même d'accord pour le situer vers le 1er siècle de notre ère, donc bien avant l'Islam. Or la migration précède forcément de quelques siècles la fondation de l'empire.

L'expérience de la tradition orale nous apprend à quel point, et c'est normal, la mémoire raccourcit les temps réels et écrase les généalogies les plus anciennes, ne retenant que les dynasties, les princes, ou les héros qui ont notablement marqué leur époque. Mais le dessein essentiel est sauf, épure stylisée qui se transmettra à travers toute la diaspora.

La deuxième phase de la migration commence avec l'intervention du vautour et de l'hyène qui conduiront les fils de Dinga jusqu'à Koumbi, plus à l'Ouest et dont on est à peu près sûr de connaître le lieu exact aujourd'hui, grâce aux fouilles des archéologues (2).

(1) Récit de Diara Sylla pour le Colloque de la SCOA 1977. Nous donnons ici la version racueillie par Vincent Monteil ; nous en avons 2 inédites, l'une de Wa Kamissoko ; l'autre de B. Siguine-Tiondi Magassouba, ainsi que celle de Diantioko

(2) Devisse, les 2 Robert etc...)

A cet endroit qui est propriété d'un grand serpent - le Bida - la caravane s'arrête et demande droit d'installation. Le serpent l'accorde moyennant le sacrifice d'une fille noble (et parfois aussi d'une pouliche et d'une génisse) chaque année.

Ainsi fut fondé le royaume de Wagadou. Les siècles passèrent dans la prospérité et l'abondance. Jusqu'au jour où le fiancé d'une jeune fille promise au sacrifice cette année-là, se révolte et tranche la tête au serpent tutélaire.

Son nom, Mamadou Koté (1) ou Mamadi Sakho, ou Mamadou Fisuru indique toujours qu'il s'agit d'un musulman. C'est la seule allusion à l'islam qui est faite dans ce mythe. Nous verrons pourquoi plus loin.

Mais les conséquences du sacrilège sont fatales pour Wagadou. Plus d'or, plus de pluie durant sept ans. Les Soninké vont quitter le pays vers l'Est, le Sud et l'Ouest jusqu'au Sénégal.

Voilà la trame la plus simple de ce mythe, mais selon les traditionnistes on apprend des détails sur les dynasties, les clans nobles apparentés, les divisions internes (séparation des Suguna, des Kusa etc.) Bref un document où le fabuleux et l'histoire semblent inextricablement imbriqués, mais qui constitue certainement la charte de référence de ce peuple vénérable.

Nous n'essayerons pas ici de les démêler. Mais nous nous attacherons à étudier cet épisode centré sur le Bida et les attitudes qu'il met à jour.

Sachons tout d'abord, que le Bida, comme Seth en Egypte, est confirmé par un culte bien réel et n'est en rien "la représentation mythique d'un groupe d'individus, d'une classe sociale ou d'une ethnie qui accueille ces gens, à condition qu'il leur fournissent des épouses"(2).

C'est ce genre d'interprétation rationalisante qui fait sourire souvent les vieux Africains qui les entendent.

(1) Vient de Mamadou sexana xote = qui parle difficilement, ce n'est pas un nom mais un sobriquet.

(2) Claude Maillassoux - in Actes du Colloque SCOA, o.c.p.71.

Le professeur Bathily (1), soninke et marxiste, affirme que ce culte existe toujours aujourd'hui dans sa région.

A Bourani dans le cercle de Kita, dans la famille de Lamine M. Cisse on vénère toujours le serpent (2).

Par ailleurs une enquête faite pour nous par un Chercheur soninké de Dakar, Badona Siguine, origine de Kaïdi, accrédite que non seulement que le Bida est encore honoré, mais qu'il s'agit d'un "samama" = python, et que si on ne lui sacrifie plus de jeunes filles, il demeure strictement interdit de le tuer ou de lui faire du mal. Ce n'est d'ailleurs pas le seul reptile ainsi épargné, il y a aussi un serpent noir nommé bandé. Le terme même de bida est aujourd'hui synonyme de tabou, interdit.

Selon Youssouf Cisse (3) les Soninke l'avaient récolté en Egypte, au passage et introduit en Afrique de l'Ouest.

Certe on l'indique comme divinité locale, car il se trouve à Kumbi lors de l'arrivée de Diabé Cissé ; mais un détail cité par plusieurs versions nous laisse penser qu'il est lié à la migration : en effet on dit que ce monstre est le propre fils de Dinga, et serait frère de Diabé (4).

On se souvient des liens de famille entre Seth, Horus, Osiris... Mais ici point de meurtre entre frères, point de combat entre parents. Au contraire, Diabé se met au service de son cruel aîné. Il l'accepte comme divinité sans partage, son peuple demeurera enchaîné à sa loi durant des siècles. Et il est heureux.

Cependant que l'oiseau-faucon-Horus du mythe égyptien se dégrade en vautour charognard, buveur de sang de juments fraîchement tuées, en compagnie de l'hyène cet autre mangeur de viande morte. De plus, vieux est ce vautour et vieille cette hyène. Il n'est pas question pour eux de combattre le serpent. Au contraire, ils se conduisent comme ses serviteurs, amenant les enfants de Dinga sur les lieux où il règne.

-
- (1) Université de Dakar, Historien originaire de Bakel, déclaration faite au Colloque SCOA de Bamako, 1976.
 (2) Discussion Colloque SCOA de Bamako 1976.
 (3) Conversation - septembre 1984.
 (4) Version Siguine-Magassouba. Version Diara Sylla. Version Dantioko. La version de Monteil ignore ce détail pour nous capital.

De même que Seth égyptien, Bida symbolise l'énergie vitale, la fécondité (l'eau), la richesse matérielle (l'or), la force occulte et le pouvoir royal.

La postérité de Dinga régnera grâce à lui. Mais comme Seth aussi il symbolise la violence, qui se manifeste par ces sacrifices humains qu'il exige. Et que l'on acceptera durant des siècles sans les remettre en cause, en échange de la prospérité du Wagadou.

Culte chtonien sans contestation, qui suppose une soumission totale aux forces de la nature, un accord fondamental avec la mort comme avec la vie. Rien de prométhéen dans le culte du Bida.

Mais si pourtant, direz-vous, le héros finit par surgir et tuer le monstre !

Sans doute, mais la suite nous laisse perplexe :

Non seulement le héros n'est pas nommé roi d'un peuple enfin affranchi, mais la catastrophe pulvérise le royaume. L'épopée tourne mal, le héros entraîne la perte des siens en tuant la divinité tyrannique.

Voilà qui ne suit pas le schéma classique !

Essayons de voir pourquoi.

Un détail nous avait frappé il y a longtemps déjà : le prénom du héros. Seul signe de la présence de l'islan avons-nous dit. Oui, mais signe qui fait basculer tout le sens de cette entreprise héroïque.

En effet pendant des siècles, calme et heureux fut le peuple au service des de dieu Serpent. Puis vint la religion étrangère.

On sait que historiquement cela correspond grosso modo à l'invasion du Wagadou par les troupes Almoravides, l'une des premières jihad sur l'Afrique noire, partie du sud marocain vers le Xème siècle de notre ère.

Mamadou Sakho est donc le signe que l'Islam s'est implanté dans le pays. Il est converti à la religion nouvelle. Voilà pourquoi il osera le geste sacrilège.

Cette transgression est le résultat d'une apostasie, ce n'est pas progression, ou un accident, ou un délire d'amoureux. Et c'est pourquoi dans toutes les versions on signale ce nom musulman du déicide.

A l'intérieur de l'idéologie soninké ceci explique cela.

Cependant nulle condamnation explicite de ce geste : on ne punit pas Mamadou Sakho. Simplement on assume avec douleur les conséquences irréversibles de son attentat.

Pourquoi ? Selon la logique interne du mythe, le meurtrier aurait dû être châtié. "Quiconque ose défier un dieu en perd la vie, car aucun déicide ne doit survivre aux dieux" écrit très justement A. Huannou (1).

Mais c'est ici que l'histoire infléchit le mythe ; en effet l'islamisation de Sakho n'est que le symbole de l'islamisation des Soninké. Ce n'est pas un seul homme qui s'est converti, mais un grand nombre.

Et c'est dans ce contexte bien concret qu'on dût, à un certain moment, contester le culte archaïque du Serpent. L'humanisme musulman ne pouvait le supporter davantage. Il dut donc y avoir affrontement entre les prêtres du Bida et le clergé islamique, entre le bois sacré et la mosquée. C'est cela que symbolise le duel Bida-Mamadou.

Oumar Kâne (2) fait remarquer qu'en peul du Fouta, le mot Bida signifie paganisme, alors qu'en Soninké le même mot signifie : sacré, interdit, comme nous l'avons vu plus haut.

(1) Adrien Huannou : Essai sur l'arbre fétiche - de Jean Pliya. N.E.A. - Dakar.

(2) Oumar Kane, historien à l'Université de Dakar.

Le mythe répercute cet affrontement idéologique.

Donc, un grand nombre de Soninké s'étaient islamisés, de gré ou de force, sous la poussée des Almoravides.

La malchance voulut que ce fut aussi l'époque de sécheresses répétées. "La pluie cesse de tomber pendant sept ans" sept ans représentent une période sûrement très longue où le climat se détériora au grand dommage de ce beau royaume sahélien (1). Cela pouvait suffire pour le détruire sans aucun doute.

Mais l'interprétation qu'en firent les Soninke fut toute autre. La sécheresse fut considérée non comme la cause du désastre, mais comme la punition du sacrilège ; châtimement collectif à la dimension de la transgression. Si Mamadou fut épargné dans sa personne (et à travers lui l'Islam qu'on ne se risque pas à défier) le pouvoir soninke fondé sur l'animisme s'écroule et le fait se matérialise par la sécheresse : le pacte est rompu avec le grand Bida maître de l'eau.

Voilà ce que dit le mythe ; en-deça de toute interprétation économiste, politique ou climatologique. La logique animiste ne nie pas les faits, mais elle leur donne une cause sacrée, surnaturelle, et évidente dans son système de compréhension du cosmos.

Donc pour en revenir à la signification profonde de ce conflit Serpent / Héros, il faut en conclure que cette victoire sur le Serpent est ressentie comme une défaite, et non comme une libération (2). Mamadou n'est pas considéré comme champion de son peuple, mais l'impie qu'on n'ose accuser directement (vu la force de la religion nouvelle).

Le combat des forces obscures contre la lumière n'est pas reconnu et assumé comme tel par le peuple soninké. Son passage d'un culte à l'autre se fait à regret, et aux dépens de sa puissance terrestre. C'est ainsi que les choses sont comprises, vues de l'intérieur du mythe.

(1) Voir périodicité de ces sécheresses dans Atlas du professeur Marcel Leroux.

(2) Ce dont s'étonne à tort Meillassoux dans Colloque SCOA.o.c.

Seth est donc vaincu non par Horus, autre dimension de la métaphysique indigène, mais par un dieu étranger. Et tout le peuple du Serpent en demeure humilié.

Donc pas de dialectique féconde qui installe une spiritualité plus haute au coeur de la civilisation soninké, comme en Egypte où "les dieux furent contents et le pays entier". Pas d'apothéose. Mais un destin tragique qui plonge le dieu et son peuple dans une même déroute, et les condamne à reprendre les routes migratoires. La malédiction dure depuis 10 siècles.

Ce qui explique que malgré un islam aujourd'hui généralisé dans les groupes et sous-groupes soninkés dispersés à travers l'Afrique (Sarakhollés, Soussous, Diakhanké, Socé...) des cultes de serpents demeurent dans cette ethnie en "background" soit sous forme de totémisme familial soit au niveau des cultes villageois ; quand ce n'est pas à l'échelle d'une famille royale comme le Dialansaa des Niantchos (1) du Gabou où l'on retrouve le sacrifice d'une femme (2).

Cependant que, passant dans d'autres ethnies, comme les Wolofs ou les Peuls non concernés par le culte du Bida, notre mythe s'édulcore en conte ; et le thème du Serpent-dragon assassiné par le héros, s'introduit comme simple péripétie de récits épiques (Samba Gueladio Diegui (3)) ou de contes merveilleux (Saala Ndiaye et les pintades) sans conséquences fâcheuses pour le meurtrier ni pour son village.

x x x

Que nous voici loin du mythe égyptien ! Sans doute. Nous voyons comment il a été infléchi en fonction des accidents d'une histoire, d'un pays, d'un climat différents. Et la structure ancienne du mythe égyptien bien que peu modifiée, développe chez les Soninké des significations très éloignées du modèle originel.

-
- (1) nyanco = équivalent des garni wolof, princes éligibles à la royauté du Gabou (Gambie, Bissao).
 - (2) Voir mythe de succession matrilineaire du Gabou. L. Kesteloot IFAN - Dakar
 - (3) Voir thèses de Amadou Ly et de Abel Sy. Faculté des Lettres de Dakar. B.U.

"Les mythes sont bons à penser" écrivait Levi-Strauss.

En dehors de tout dogmatisme de toute religion révélée ou intuitive, nous commençons à percevoir l'importance des mythes. Histoires vraies comme disent les Barbares. Mensonges comme disent les Grecs.

Et pourtant aucun ne se trompe.

Certes les mythes n'ont pas grand chose à voir avec l'exactitude historique, mais la façon même dont ils manipulent l'histoire, est révélatrice de la pensée humaine, de ses choix idéologiques, de ses modèles de référence.

Ici nous n'avons fait qu'étudier très rapidement l'attitude fondamentale de deux sociétés envers les tendances de la nature humaine et la façon d'orienter leur destin et d'interpréter leur histoire qui en résulte.

C'est un sujet volontairement limité et sur lequel nous avons dit le minimum. On pourrait à partir de là en poursuivre le schéma à travers les mythes grecs, babyloniens, hindous, slaves, germaniques et scandinaves ; on pourrait comparer avec les théories de Dumézil, et voir s'il y a des points d'intersection.

On pourrait par exemple se demander si, ce type de récit dont l'action se présente sous forme de duel n'est pas antérieur à l'épopée où Dumézil a dégagé et illustré les trois fameuses fonctions.

Les épopées correspondraient à une époque plus tardive que ces mythes qui sont d'origine, dans nos différentes mythologies.

Dans le Serpent on distingue nettement la fonction guerrière destructrice, cependant que l'Oiseau ou le Héros semble représenter plutôt la fonction sacerdotale. Mais les deux se partagent la fonction nourricière et conservatrice. Les deux aussi se battent pour le pouvoir qui relève de la fonction sacerdotale. Au Wagadou comme en Egypte la royauté était sacrée. Elle le sera aussi en Inde, en Perse, à Sumer.

L'épopée rend peut-être compte d'une organisation sociale et politique plus élaborée que celle où naît ce genre de mythe ?

Du reste une même société peut très bien posséder un ou des mythes dualistes et des épopées trifonctionnelles.

L'Inde en est un exemple patent avec le Combat de Vrtra/Indra, puis l'épopée du Ramayana.

Sumer en est un autre avec le mythe d'origine qui oppose Tianat (dragon) à Mardouk (dieu solaire), Asag (dragon des eaux) à Ninurta (vent)(1).

Cependant ces conflits cosmiques sont suivis par l'épopée de Guilgamesh, où les trois fonctions sont plus clairement représentées par Guilgamesh (pouvoir sacerdotal), Enkidou (fonction nourricière) et Houbaba (fonction destructrice).

Mais laissons Dunezil et tournons-nous du côté de l'Afrique noire. Le champ sémantique du Serpent-Dragon y paraît plus vaste encore.

Les puissances ophidiennes sont très largement représentées dans les cultures d'Afrique de l'Ouest, pour ne parler que de celles-ci. Mais la virulence du Bida ne s'est-elle pas "civilisée" en passant chez les Peuls, chez les Sérères pacifiques ? Pourquoi la retrouve-t-on, plus agressive, dans le Vaudou du Dahomey et du Togo (2) ?

Et comment le Serpent, arrivant à la Côte, s'est-il accommodé des génies d'eau locaux, Many Wata, Yenandja etc ? Y eut-il conflit d'influence ou compromis ? Retrouve-t-on, la structure du mythe égyptien ?

Autre question : Que devient un peuple en proie à l'accumulation des mythes d'origine diverses ?

(1) Jacques Lacarrière qui ne semble pas un lecteur de Dunezil, a bien discerné cette antériorité d'un conflit dualiste dans son ouvrage récent sur l'Inde et l'Europe : "En suivant les Dieux" éd. Ph. Lebaud - 1984.

(2) Gert Chesi : "Vaudou" éd. Perlinger, Autriche, 1980.

Comment se fait la synthèse ?

Et puis aussi dans quelle mesure échappe-t-il à ses mythes ?

Comment jouent les apports étrangers, la rationalisation progressive, l'éducation scientifique sur une personnalité collective nourrie de mythes ancestraux ?

Je vous renvoie à cet ouvrage troublant de Meinrad Hebga : "Sorcellerie et prière de délivrance" qui résulte d'une expérience de plusieurs années de confrontation entre un intellectuel camerounais avec des "mythes vécus" comme l'evu, comme l'ancêtre totem, qui continuent de déterminer le comportement et le destin de jeunes ewondo, d'étudiants garçons et filles.

Dès lors quel est l'impact réel de ce qu'il est convenu d'appeler l'instruction ? l'idéologie politique ?

Dans quelle mesure le mythe ne cesse-t-il de renaître sous d'autres formes, et quel que soit le niveau de technologie ? Combien de temps ce phénomène peut-il se prolonger ? Comment maîtriser le processus ?

Nous n'irons pas jusqu'à affirmer comme Barthes que tout est mythe, car ce serait le meilleur moyen de noyer le poisson.

Mais en restant dans une définition ethnologique du mythe, on ne s'en pose pas moins toutes ces questions auxquelles il est illusoire de songer à répondre ici.

Nous serions heureux si, à travers ce bref dialogue de mythes, nous avons pu, montrer leur dimension métaphysique et éthique ; si l'on y a perçu à quel point ils constituèrent non pas les fables que les hommes inventèrent sur leurs origines à défaut de science, mais les outils même de penser, de spéculer et de se définir, dans un langage symbolique. Comment le mythe informe la société et la régule en même temps (1).

Si enfin nous avons pu laisser entrevoir que le mythe peut devenir le sentier privilégié pour accéder à l'intime d'une culture.

(1) Voir, du Professeur Ansart "Idéologies, conflits et pouvoirs". Paris. Puf. 1977.

LEGENDE DE DYNIA ET DU WAGADU

Dinya descend de Salmân le persan (1).
 Il s'était d'abord installé en Algérie.
 Il avait ensuite énigré avec son monde,
 Pour aller chercher un lieu d'habitation.
 Au moment de se mettre en route, ils consultèrent le sort :

Ils virent, à l'oracle qu'une vieille hyène
 Tellement vieille qu'elle ne pouvait plus se lever
 Et un vieux vautour si vieux qu'il a perdu ses plumes
 Se trouvaient dans une caverne.
 Eux seuls pouvaient leur montrer un emplacement favorable.

Ils les recherchèrent et arrivèrent à les retrouver.
 Ils commencèrent par l'hyène.
 Ils lui dirent : "Nous sommes à la recherche d'une résidence.
 Nous avons vu, à l'oracle
 Que c'est toi et le vautour qui doivent nous la montrer".

L'hyène répondit qu'elle était vieille et ne pouvait plus bouger.
 Ils lui dirent : "tout ce que tu désires, nous le ferons pour toi."
 Elle leur dit : "Vous ne pouvez me satisfaire ; vous ne l'avez pas !"
 Ils lui demandèrent ce que c'était.
 Elle dit : "Cent chevaux morts : un par jour.
 Jusqu'à ce que trois mois et dix jours soient atteints".

Ils acceptèrent.
 Ils lui demandèrent de leur montrer le vautour.
 Elle le leur montra. Lorsqu'ils le virent, il lui dirent :
 "Nous sommes à la recherche d'une résidence.
 L'oracle nous dit de te consulter avec l'hyène :
 Nous avons déjà vu l'hyène ; c'est toi qui restes".

Le vautour répondit qu'il était vieux, qu'il ne pouvait plus voler,
 Que toutes ses plumes étaient tombées.
 Ils lui demandèrent de s'efforcer, moyennant satisfaction de
 ses désirs.

Il répondit qu'il ne pouvait rien faire.
 Ils lui dirent : "Indique-nous ce qu'il y a à faire,
 Qui pourrait te rendre tes plumes".

Il répondit qu'ils ne pourraient pas le faire.
 Ils lui dirent de l'indiquer.
 Il dit : "Cent poulains morts : un par jour.
 Jusqu'à ce que trois mois et dix jours soient atteints".

(1) Ce texte fut recueilli par Charles Monteil.

Salman (Salamon) le Person indique une confusion entre la Perse et la Palestine. De même l'installation en Algérie, à la place de l'Egypte dans les autres versions.

Dinya et ses gens acceptèrent. Ils firent entre eux un tour :
 Chaque jour, une famille fournirait un cheval pour l'hyène
 Une autre famille fournissait un poulain pour le vautour.
 Au bout d'un mois, l'hyène commença à sortir de sa caverne,
 Et le vautour voyait repousser ses plumes.

A la fin du deuxième mois, l'hyène était capable de se
 promener à cinq jours de marche;
 Et le vautour devenait aussi capable de s'envoler.
 Lorsque les trois mois et dix jours furent atteints,
 l'hyène et le vautour avaient reconquis leur état primitif :

Toute leur force leur fut rendue.
 Ils dirent à Dinya de préparer un tambour.
 Dinya le fit. Ils fixèrent le jour du départ.
 Lorsque ce jour fut venu, l'hyène dit à Dinya :
 "Moi, je marcherai devant ; le vautour prendra le tambour
 Entre ses pattes.

Tu ne suivras avec tes gens. Le vautour continuera à planer
 Au-dessus de moi. Là où je hurlerai, là le vautour jettera
 Le tambour, là sera le lieu de ton installation.
 Lorsque nous nous serons séparés, tu frapperas le tambour :
 A ce moment, tu verras ce qui sera fait."

Lorsque ces paroles furent achevées, ils se mirent en route.
 Ils continuèrent à marcher comme cela,
 Jusqu'à ce qu'ils furent arrivés à Koumbi
 L'hyène hurla, le vautour lâcha le tambour,
 L'hyène et le vautour s'en retournèrent.

Dinya frappa le tambour. Un grand serpent "Bida" sortit de
 de son trou : Il demanda à Dinya ce qu'il cherchait.
 Dinya répondit : "un lieu d'installation."
 Le serpent Bida lui dit : "Ici m'appartient ;
 Je ne te laisserai t'y établir,
 Que lorsque tu auras pris un engagement envers moi.

Dinya demanda quel était cet engagement.
 Bida dit : "Tu ne donneras une jolie fille,
 A la fête du premier jour de l'année lunaire."
 Dinya consulta ses gens : Ils acceptèrent tous.
 Bida les autorisa à s'installer.

Ils firent de Koumbi le village du chef.
 Les gens s'installèrent. Ils appelèrent cet endroit "Wagadou".
 Il fut grand et prospère. Tellement prospère que l'on disait
 Que ses pluies faisaient tomber de l'or.
 "Wagadou s'étendait de l'Adrar jusqu'à Tombouctou ;

Soninké et Malinké seuls étaient voisins.
 La fille fut donnée au Bida chaque année.
 Un clan la donnait une année, l'autre la donnait l'année suivante.
 Elle continua à être donnée jusqu'au tour du clan Yatabéré.

Ils désignèrent la nommée Asya Yatabéré pour le serpent.
 Son amant, Mamadou Serekhoté, du clan des Fisuru,
 Commença à aiguiser son glaive.
 Au jour convenu, ils ornèrent Asya,
 Et la poussèrent vers le serpent Bida.

Bida sortit vers elle. Au moment où il s'empara de la fille
 Mamadou Serekhoté Fisourou lui coupa le cou avec son glaive.
 Ils restèrent après sept ans, aucune pluie n'était tombée sur eux.
 Les puits et les sources tarirent : Ils se dispersèrent.

C'est ainsi que Wagadou fut ruiné.
 La ruine eut lieu sous le règne des Sisé (Cissé).
 Le titre du chef était "manga".
 Beaucoup de clan avaient commandé avant la ruine de Wagadou.
 Manga Dinya eut six fils :

Sokhuna, Dyabi, Sise, Dramé, Dyaguraga, Gandega (☞)

Les principaux compagnons de Dinya étaient :

Dyabira	Khomna	Sanasa
Silla Dyanane	Tandya	Gasana
Dyari So	Berete	Batili
Wakkane Sakho	Dyani Semega	Yatabere
Makadyi	Tunkara	Fisuru
Nyakhate	Fofana Baigille	Baradyi
		Ture.

Ce sont ceux-ci qu'on appelle les Wago.

Beaucoup de Soninké s'étaient réfugiés chez les Malinké
 après la chute de Wagadou.

Bibliographie sélective
sur la littérature orale
africaine.

Lilyan KESTELOOT
 Professeur à la
 Faculté des Lettres
DAKAR

Ouvrages critiques

- J. Vansina - de la tradition orale - Musée de Tervuren.
- Ruth Finnegan - Oral literature in Africa - Oxford University Press.
- Veronica Görög - Bibliographie analytique de la littérature orale africaine. Maisonneuve et Larose. Paris.
- G. Calane-Griaule - Ethnologie et langage - NRF
 - Le thème de l'arbre. 3 vol. Selafr. Paris.
- Alan Dundes - The study of folklore.
- Aarne et Thompson - Types of the folklore.
- Dioulde Laya - La tradition orale - Celtho. Niamey.
- Agblenagnon - Sociologie des sociétés orales d'A.N. - Mouton. Paris.
- Cl. Lévi-Strauss (1) La geste d'Asdiwal
 (2) La pensée sauvage - Plon.
 (3) Anthropologie structurale
- Mohammadou Kâne - (1) Essai sur Birago Diop - NEA
 (2) De Kaïdara à l'Héritage - Ethiopiques - NEA.Dakar.
 (3) Roman et traditions - NEA - Dakar. NEA. Dakar
- Raphaël Ndiaye - La parole chez les Serères. NEA.
- Suzanne Ruelland - La fille sans main. Selafr. Paris.
- Eno Bélinga - Littérature et musique populaire en Afrique Noire.
 Cujas. Paris.
- L. Kesteloot et - (1) Contes et mythes wolof. NEA. Dakar.
 Chérif Mbodj (2) Mythe et histoire dans la fondation de l'empire
 de Ségou. Bull. IFAN. Dakar
- Bassirou Dieng - Quelques remarques sur le conte oral. Bull. IFAN,
 n° 42 - série B, t.3.
- Père Henri Gravrand - Ciosaan (mythes serères et histoire). NEA.Dakar
- Denise Paulme - Morphologie du conte africain - NRF.
- V. Fropp - Les racines historiques des contes merveilleux. NRF.
- Mélanges offerts à Denise Paulme.

Revue

- Cahiers de littérature orale. 2 rue de Lille. Paris 7è
- Cahiers d'études africaines
- Denb ak Tey - CEC - Ministère de la Culture. Dakar.
- Revue du Département de litt. africaine. Université de Yaoundé.
- Revue du Centre de Recherches linguistiques. Université d'Abidjan.